

XYZ. La revue de la nouvelle



La crique

Jean Vuilleumier

Auteurs suisses

Number 17, February–Spring 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3140ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vuilleumier, J. (1989). La crique. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (17), 51–54.

La crique

Jean Vuilleumier

Il faisait à peine jour quand il s'est réveillé.

Des franges de brouillard effleuraient les vitres ruisselantes. Il sortait du sommeil comme un nageur émerge de l'eau: assourdi, aveuglé. Il n'avait pas d'inquiétude. Inerte sous le gros édredon, il observait la poignée d'ébonite au-dessus de sa tête. Il voyait aussi la poire de la sonnette au bout de son fil.

Les détails se sont précisés l'un après l'autre.

Dimanche matin: il retrouvait d'abord la pénombre du garage à vélos, l'odeur des pneus et de l'huile, des chaînes grasses, et la chaleur emmagasinée qui semblait aviver ensuite la fraîcheur de la rue. Le bruissement du pédalier tournant à vide sur le trottoir, puis la ruelle encore sombre orientée vers le quai, la rade visible au-delà du parapet, l'eau grise, immobile.

Ils partaient tous les trois le long de l'artère, les selles craquaient, déjà des martinets sifflaient à la verticale des cheminées.

L'heure était ouverte et même le mutisme tardait à s'alourdir de présages. Il se souvenait des linges éponge tassés au fond des sacs en toile cirée, avec les cordelettes serrées dans leurs anneaux de fer-blanc. L'émotion poussait lentement, par exemple la couleur noire du sac de plage de son père, orné d'une ancre blanche et brillante, lui rendait d'imperceptibles élans, toujours étouffés, en même temps que le souvenir d'une silhouette un peu rigide au-dessus du guidon, attentive. Peut-être l'émotion était-elle amplifiée par son état, et cet isolement de l'heure qui précède l'aube, mais il se pourrait que la suggestion contenue dans l'aspect du sac boudiné, coincé par le porte-bagages, ait pris en l'occurrence une autre signification.

Il ne gardait du trajet lui-même qu'une impression abstraite. Il était capable de la reconstituer, sans la revivre. Ces promenades du dimanche matin avaient été fréquentes, en définitive, et leurs péripéties juxtaposées formaient un film unique, figé.

Aussi était-ce l'arrivée, la descente vers la plage qui lui restaient surtout en mémoire: un chemin perpendiculaire à la route s'inclinait

abruptement sous un tunnel de branchages jusqu'à une crique plantée de grands arbres, où un loueur de bateaux avait disposé ses installations.

Un abri de toile goudronnée sur des montants de bois, une table, des chaises pliantes, il se rappelait l'accueil du jeune Besson — son père avait été en classe avec le sien — il y avait au milieu de la table un gros réveille-matin en fer-blanc, une tirelire, une ardoise où étaient enregistrées les heures de départ des bateaux.

Ils rangeaient les vélos contre un tronc, fermaient les cadenas, son père vérifiait plusieurs fois s'il avait bien serré la clef dans son porte-monnaie, puis ils s'avançaient sur un pont à claire-voie; Besson détachait l'amarre du canot et maintenait la proue pendant qu'ils embarquaient, il leur passait les sacs de plage et les bouteilles, alentour les barques de location vacillaient doucement, ancrées de loin en loin sur toute la surface du bassin, la coque peinte en jaune avec un liséré vert, il entendait le grincement des chaînes contre le bois, puis Besson donnait un tour au moteur qui démarrait aussitôt, la proue se déplaçait en direction du large, le loueur en maillot à rayures blanches et bleues portait son regard par-dessus leurs têtes vers la courte jetée qui délimitait la crique et qui constituait, précisément, le but de l'excursion.

Il éprouvait la trépidation rapide de l'hélice, la traversée durait deux ou trois minutes et ils abordaient une plage minuscule, agrippant les branches basses d'un arbre de la berge.

Toujours enfoui, tranquille, au fond du lit articulé, il revoyait les rochers bruns où ils cherchaient une plate-forme, écartant des débris. Derrière eux, les barques éparses, la rive boisée; en face, le lac huileux. Il était encore tôt, des reflets gris bougeaient au revers des vagues molles. Le silence était à peine troublé par la rumeur de l'eau sur les brise-lames: bouillonnement infime au pied des blocs amoncelés, remuement du gravier dans les failles. Les algues ondulaient sous leurs pieds, son père déployait des linges d'où s'exhalait un ancien parfum de crème solaire.

Il regardait le ciel pâle à travers les feuilles, arrachait des brins d'herbe. Les rochers étaient incrustés, par plaques, de petits coquillages nacrés.

Plus tard, son père donnait le signal de la baignade. Le soleil était monté au-dessus de l'eau, les barques sortaient du port, doublant l'une après l'autre le cap de la jetée.

Ils nageaient autour des rochers, sans trop s'éloigner, le menton affleurant l'eau tiède à goût de vase.

Un bateau à aubes apparaissait à l'horizon, s'approchait rapidement. Ils restaient à considérer les drapeaux, les pales tournoyantes; le bâtiment longeait la côte, se profilait devant eux. Des enfants leur adressaient des signes auxquels il était seul à répondre. Un sillage ourlé, brillant, creusait l'étendue plombée, il épiait encore le visage de son père, couché maintenant sur le dos, une serviette calant la nuque, paupières closes.

Il explorait les anfractuosités, sautant d'une arête sur un méplat, faisant couler sous ses orteils un peu de sable blanc; des broussailles, à la base de la jetée, entouraient un cirque caillouteux. Tout au fond, des mûriers poussaient parmi les orties, les ajoncs, il cueillait les fruits noirs et durs.

La journée s'écoulait ainsi, entrecoupée de plongeurs, de somnolences bercées par les bruits lointains du port, le grincement des tolets, les chaînes dévidées et les éclaboussures, et les insectes bourdonnaient au creux de l'herbe, le clapotis s'amenuisait, parfois un avion survolait le lac, un train roulait de l'autre côté de la route, derrière le rideau d'arbres.

Il se rendormait peut-être, la tempe posée sur la pierre. Les sons se confondaient alors en une plainte continue, un long grésillement, il apercevait des racines incandescentes, rougeoiement sombre qui se propageait comme un liquide sous la peau de la roche pourrie, gagnait l'emplacement du pique-nique, s'élargissant par cercles concentriques. Les mouvements de l'eau rejoignaient ceux d'une lymphe bouillante, les bulles tardaient à éclore, écrasées entre l'os et la dure-mère, le soleil pénétrait en vrilles plusieurs ciels superposés.

Après quoi, il a revu les parois de la chambre. Le brouillard s'allégeait. Un bulldozer sillonnait le chantier, grinçant et trébuchant, les phares allumés. Des fondrières s'ouvraient sous les chenilles, des planches éclataient, il craignait le retour, la reprise des heures, comme si un charme allait être rompu.

Aussi s'efforçait-il de rassembler sa mémoire, mais les sensations avaient perdu leur force: à les repasser dans son esprit, il les avait épuisées. Les mots qu'il essayait de retenir recouvraient maintenant des dépouilles insignifiantes; le sac de plage en toile cirée, les mûriers poussiéreux, l'anse à l'ombre des branches — autant de rappels inutiles.

Au bonheur de l'abandon succédaient en effet des décharges nerveuses qui le torturaient vaguement. Il semblait que le maléficé du soleil l'avait rejoint ici même, dans la chambre, il sentait la brûlure fade, l'emprise des rayons à travers les brumes de chaleur, l'eau gluante, la nausée des discordes.

La porte brillante. L'ampoule de la veilleuse. La chaise métallique. Sur le rayon inférieur de la table de chevet, le col évasé de l'urinal. Un thermos sur le plateau recouvert de linoléum. Aurait-il la force de dévisser le couvercle à rainures épaisses? Une buée perlait entre ses doigts, le drap adhérait à ses chevilles, il surveillait le bec de cane chromé.

Le brouillard s'est dissipé. Le roulement des premiers chariots, le choc sourd des grilles du monte-charge ont signalé le lever du jour. À présent il voyait le terrain vague dans son entier, les maisons, les toits d'où s'élevaient des plumets de fumée, des clochers, et sur l'horizon la paroi verticale de la montagne, avec les coulées de neige malpropre.

Jean Vuilleumier. Né en 1934 à Genève où il vit. Journaliste et critique littéraire. Romancier et nouvelliste, il est également l'auteur de proses poétiques et de deux essais. Parmi ses romans: *le Mal été* (L'Âge d'Homme, 1968), *l'Écorchement* (L'Aire/Rencontre, 1972 — Prix Rambert 1974), *le Combat souterrain* (L'Aire/Rencontre, 1975 — Prix des Écrivains de Genève), *le Simulacre* (L'Âge d'Homme, 1977 — Prix Schiller 1978), *le Pensionnaire* (L'Âge d'Homme, 1979), *la Désaffection* (L'Âge d'Homme, 1980), *l'Ombre double* (L'Âge d'Homme, 1986). *Proses poétiques, nouvelles et essais*, publiés à l'Âge d'Homme: *Remémoration* (1981), *Interzones* (1984), *les Abords du camp* (1987), *Georges Haldas ou l'État de poésie* (1982), *le Complexe d'Amiel* (1985). À consulter: Édith Habersaat, *Jean Vuilleumier* (Éditions universitaires, Fribourg, 1983).